

EQUITE ET CLASSES D'AGE¹

Michel Loriaux

Institut de Démographie, Université catholique de Louvain

L'équité entre génération : une question fallacieuse ?

Le problème qui nous est posé est celui du vieillissement démographique et des rapports entre générations. Mais plus spécifiquement, c'est celui de l'équité entre les générations, comprise dans le sens qui a été indiqué : est-il équitable que les jeunes doivent supporter à l'avenir le poids de plus en plus lourd des générations âgées, à travers des transferts de ressources de plus en plus importants ? Et bien à mon sens, c'est une question fallacieuse, trompeuse et à la limite perverse et dangereuse et je vais essayer de m'en expliquer. Et d'abord, permettez-moi de m'étonner qu'une telle question intervienne aujourd'hui dans le débat public, avec une grande insistance, alors qu'elle n'a jamais excité les foules et même qu'elle a – selon moi – été rarement posée.

Pourquoi ? Parce qu'il n'y avait pas d'inégalités entre les générations autrefois ? Certainement pas, du moins dans une société en mutation comme la société industrielle depuis 2 siècles, où les générations jeunes ont toujours eu un avantage sur les générations âgées, puisqu'elles ont profité des progrès sociaux acquis souvent de dures luttes, et au prix de grands sacrifices, par leurs aînés.

Mais voilà, la nouveauté est apparemment que, pour la première fois, la balance "avantages-coûts" semble se retourner en faveur des générations âgées et, du coup, on se croit habilité à crier à l'injustice et à essayer d'établir des comptes économiques intergénérationnels. On sort les grands concepts et on parle d'équité. Curieux, non ? A une époque où les idéologies auraient, paraît-il, disparu, en voilà bien une, ou alors, je ne sais pas ce qu'il faut entendre par idéologie. Dans ce cas, elles consiste, à mon avis, à accorder une plus grande importance aux jeunes qu'aux vieux et à traiter plus sévèrement les déséquilibres à l'égard des uns ou des autres.

Une vieillesse mal perçue

Y a-t-il une raison à cela ? Bien sûr, et elle est à chercher du côté de nos modèles culturels et de la valorisation qui est faite de la jeunesse dans une société où les valeurs dominantes sont la beauté, la force, le dynamisme, la compétitivité, etc. A l'inverse, la vieillesse est perçue

¹ Transcription d'un exposé présenté dans le cadre des « Midis de l'éthique » de la Chaire Hoover d'éthique économique et sociale le 23 novembre 1993.

négativement, comme une somme de pertes et de coûts, sans reconnaissance aucune pour les atouts qu'elle peut représenter ou les privilèges qu'elle peut détenir. D'où sa marginalisation et son rejet à la périphérie de nos sociétés, dans des institutions spécialisées, ou elle est traitée, socialement et médicalement, pour adoucir son sort, mais surtout pour ne pas réveiller en nous la chose dont nous savons qu'elle est la principale porteuse de la vieillesse, en l'occurrence la mort. Une mort qui a toujours fait peur, mais qui était plus familière autrefois, parce qu'elle était le lot quotidien de tous les hommes et de toutes les femmes, alors qu'aujourd'hui, elle est devenue la compagne quasi exclusive des seuls vieillards.

Triste privilège qui leur est doublement comptabilisé : parce qu'ils doivent subir en premier lieu les atteintes de la morbidité et de la mortalité et parce qu'ils sont les porteurs d'un message que les jeunes et les adultes redoutent d'entendre aussi longtemps qu'ils ont l'impression que ces dangers ne les guettent pas réellement. Malheureusement, la science ne nous promet pas encore l'immortalité éternelle, et le déni de mort, converti en déni de vieillesse, reste une façon puérile d'aborder la destinée de l'homme dans des sociétés à fortes prédominance matérialiste.

Voilà à mon sens, l'origine la plus profonde de la question qui nous occupe aujourd'hui : les jeunes peuvent-ils et doivent-ils supporter les vieux ? A force de croire que le commencement de la vie a plus de valeur que la fin, on finit par admettre qu'après tout, il n'y aurait pas d'objection majeure à ne plus entretenir un capital obsolète en fin de parcours et, même, à la limite, qu'il faudrait peut-être ne pas reculer devant la solution finale pour ceux dont le coût du maintien en vie détourne nos ressources limitées d'utilisations plus rentables.

Et ne croyez pas qu'il s'agisse de science fiction. Des associations existent, aux Etats Unis ou ailleurs, qui réclament, au nom de l'équité intergénérationnelle, l'arrêt des soins en faveur des personnes âgées grabataires ou condamnées, et non pas dans le sens d'une euthanasie individuelle librement consentie, mais dans le sens d'une élimination collectivement décidée au nom de critères économiques, validés par des considérations d'équité.

Les apprentis sorciers de la guerre des générations

Mais peut-être justement penserez-vous qu'il ne faut pas aller si loin et que votre sensibilité et votre sens moral vous encouragent seulement à réclamer une diminution des transferts en faveur des aînés, dans le domaine des retraites notamment et bien sûr aussi dans celui de la santé ? Pas pour tuer nos chers vieux, mais seulement pour les dissuader de réclamer davantage ou pour les encourager à être plus vigilants quand ils consomment des soins médicaux. En somme, une question de justice, pour adoucir le chômage des jeunes travailleurs ou pour permettre aux nouvelles familles de se constituer sans devoir tirer le diable par la queue.

Et bien moi, je prétends que raisonner ainsi, c'est une hypocrisie sociale majeure en même temps qu'une aberration collective. Oh, pas seulement par amour pour nos aînés ou par

sensiblerie déplacée, car je sais que ces arguments ne valent pas cher dans nos sociétés dites post-modernes, mais simplement par efficacité économique et par pur égoïsme.

Et je vais plus loin en disant que ceux qui ne l'ont pas compris et qui prennent un malin plaisir à opposer aujourd'hui les générations les unes aux autres sont des apprentis sorciers qui un jour risquent de se retrouver au banc des accusés, comme criminels de guerre, mais la guerre qu'ils auront provoquée ce sera la guerre des générations, en faisant croire aux jeunes qu'ils doivent se désolidariser des vieux s'ils veulent se tirer d'affaire dans la crise que nous traversons et qu'ils doivent se délester de tous les poids morts, et, à l'opposé, en faisant croire aux vieux qu'ils sont menacés par les jeunes et qu'ils doivent s'emparer du pouvoir dès qu'ils le pourront pour conserver les leviers de la direction politique et économique en bloquant tous les mécanismes d'avancement et de promotions des jeunes travailleurs.

Ici aussi, on peut croire qu'il s'agit seulement là de scénarios catastrophes de science-fiction et que la réalité est très éloignée de ces situations extrêmes, mais, en réalité, on a déjà beaucoup progressé, insidieusement et sournoisement, dans cette direction et il est temps de se ressaisir si on ne veut pas donner raison aux prophètes de malheur et à tous ceux qui annoncent des conflits entre générations.

A ceux-là, je crois qu'il faut opposer un certain nombre de vérités simples, des vérités qui tiennent compte des situations d'aujourd'hui — et pas d'hier — mais aussi des tendances lourdes de nos sociétés et des grandes évolutions prévisibles, en évitant de croire sans doute, au nom du réalisme, que demain on ramera gratis, mais aussi, au nom d'un certain utopisme du vraisemblable, que l'avenir sera nécessairement fait à l'image du présent.

La vieillesse : un formidable progrès collectif

Je m'explique : aujourd'hui, il faut admettre que la vie doit être défendue à ses deux bouts, mais que c'est surtout du côté de la vieillesse que les plus grands combats doivent être menés, car ils ont déjà été gagnés du côté de la naissance, notamment en réduisant la mortalité infantile à un seuil quasiment incompressible.

Sinon, il faudrait accepter de remettre en question les 2 derniers siècles d'évolution des pays industriels et occidentaux et nier, au nom d'un révisionnisme plus grave que celui des chambres à gaz, que le plus grand progrès de l'humanité a été accompli au cours de cette période de notre histoire, en permettant à l'espèce humaine de gagner pratiquement 50 ans de longévité, ou, en tout cas, 30 ans au cours des 90 dernières années. Et qu'on n'aille pas croire que ce fut l'effet du hasard ou d'une évolution qui s'est seulement poursuivie à son rythme antérieur.

La plus grande victoire de l'ère industrielle n'a pas été celle sur la matière ou l'énergie, mais celle sur la mort à travers un gain de longévité comme jamais auparavant il n'y en eût dans notre histoire.

Or, paradoxe extrême, aujourd'hui que nous sommes en mesure de tirer les profits de cette mutation, qui a par ailleurs coûté cher en termes de vies individuelles — il faut le rappeler — , nous nous offrons la coquetterie de douter de ce progrès, de nous demander si, tout compte fait, la vie en plus ne serait pas de la vie en trop, si moins d'années de qualité supérieure ne seraient pas préférables à plus d'années de qualité médiocre, bref si l'enjeu en valait bien la chandelle.

Le scepticisme a d'excellentes vertus, mais mal utilisé, il peut devenir dangereux. En gagnant en longévité, l'homme entre dans une nouvelle ère qu'il va devoir gérer en rencontrant beaucoup de problèmes nouveaux, et donc de difficultés. Mais il faut prendre conscience qu'il a fait reculer pour la première fois de façon significative son ennemie héréditaire — la mort — et qu'il s'est ouvert la possibilité de vivre dans le long terme, ce qui ne lui avait jamais été donné. Même l'économiste le plus classique ne devrait pas rester insensible à une telle perspective, puisque la certitude de pouvoir vivre longtemps est le préalable indispensable à faire des projets de longue durée, à investir dans le futur plutôt que dans le présent, à quitter l'instinct de survie pour développer le goût de la vie et de la rencontre des générations.

La solidarité intergénérationnelle : le plus grand défi à relever

Tout le monde le rappelle : notre époque est la première où quatre générations, voire cinq, peuvent coexister et se découvrir en vivant ensemble, alors qu'autrefois les générations se succédaient en se poussant les unes les autres dans le train de la vie qui passait sans donner le temps à beaucoup de la découvrir ou de l'apprécier.

Encore faudra-t-il que ce soit une coexistence pacifique et pas le conflit ni l'indifférence. La solidarité, qui passe facilement aujourd'hui pour une valeur attardée, défendue seulement par quelques intellectuels baba-cool qui sont une révolution en retard, est donc plus que jamais une contrainte de notre temps. Pas un choix libre, mais une obligation si on veut éviter les dérives totalitaires du libéralisme et le chaos provoqué par la rencontre des égoïsmes des âges. Vous en voulez des preuves ? En voici :

Si vous êtes né quelque part vers 1970, vous aurez une espérance de vie qui sera probablement supérieure à 80 ans et peut-être même de l'ordre de 90 ans. C'est-à-dire que lorsque vous aurez, disons 55 ans, vous pourrez encore espérer vivre 30 ou 35 ans, et plus si vous avez un peu de chance, car la possibilité que vous deveniez centenaire sera loin d'être négligeable. Admettons encore, en suivant le courant actuel, que vous soyez retraité à 55 ans, c'est-à-dire que vous ayez une carrière professionnelle d'au maximum 30 ans, je vous pose donc la question de confiance : pensez-vous que vous serez capable pendant ces trente années de vie professionnelle

d'accumuler assez d'épargne pour vous prendre en charge vous-même pendant une période au moins aussi longue. A mon avis, quasiment certainement, non, si vous n'appartenez pas à la petite frange des hyper-nantis.

C'est donc votre intérêt bien compris qui vous pousse à être solidaire aujourd'hui à l'égard des générations qui atteignent l'âge de retraite si vous voulez bénéficier de la même solidarité lorsque vous-même, vers 2025, vous accéderez à cette période de vie.

Pensez-y quand vous écouterez le discours des assureurs et des banquiers, qui essayent de vous faire croire qu'ils défendent votre intérêt à long terme, alors qu'ils ne font que protéger leurs avantages immédiats. Aucun système de financement des retraites par capitalisation ne pourra résister aux progrès de la longévité, et moins encore aux fluctuations d'une économie de marché dont les incertitudes vont en grandissant.

Keynes, qui est redevenu à la mode en ces périodes de crise où l'on aimerait pouvoir proposer des recettes miracles, avait l'habitude de dire que, dans le long terme, nous serions tous morts. Et bien, j'ai le regret de vous annoncer qu'il s'est trompé à ce propos, car vous les jeunes, dans le long terme, vous serez bien vivants et malheur à vous si vous avez rompu entre-temps les liens de solidarité intergénérationnelle, car il ne sera plus possible de les reconstituer s'ils sont brisés une seule fois, puisque personne ne voudra plus s'en remettre aux autres générations pour assurer sa sécurité.

Attention : la chaîne des solidarités est fragile

La solidarité est un processus irréversible et qui une fois compromise ne pourra être relancée sans d'énormes difficultés ou sans des bouleversements gigantesques d'organisation sociale. Ce qui assure une chaîne générationnelle, c'est la certitude que les maillons en arrière garantissent la même sécurité que les maillons en avant l'avaient fait en leur temps à l'égard de ceux qui les précédaient. Quand cette certitude disparaît, la chaîne se brise inmanquablement. Mon slogan est donc le suivant : les sociétés de la gèritude ont besoin plus que toutes autres sociétés, de solidarité collective parce que les dépendances entre les classes d'âge sont plus grandes et que certaines catégories sont plus fragilisées et plus vulnérables que d'autres.

Le fait qu'il existe aujourd'hui des difficultés de financement des transferts sociaux n'est guère contestable, comme il n'est guère contestable que des inefficacités de nos systèmes de santé se produisent. Mais en même temps, il n'est guère contestable non plus que les richesses collectives s'accroissent et même, je suis personnellement entièrement convaincu, qu'une part importante de ces richesses échappe au dénombrement de nos outils courants d'observation économique.

La question fondamentale n'est donc pas, pour moi, de trouver des compromis sociaux ou de passer des pactes politiques à n'importe quel prix, mais de renégocier dans la réflexion et la

générosité un contrat social entre les générations de façon à entrer dans l'ère de la gèritude avec des chances sérieuses d'y connaître un réel développement, à la fois économique et social, mais aussi culturel et moral.

Le vieillissement démographique, partie intégrante du développement occidental

Et ce qui m'incite à penser que cette perspective n'est pas un rêve déraisonnable, c'est la congruence, ou la synergie, que le vieillissement présente par rapport aux autres grandes mutations sociétales. Car il intervient au moment où le travail est en crise, et où le chômage fait des ravages. Si je n'avais peur de choquer, j'aurais envie de dire : quelle chance de pouvoir quitter un monde de travail mécanique et pénible qui a décimé tant de nos ancêtres. Quelle chance d'entrer dans la civilisation des loisirs et d'y exercer sa pleine liberté de pouvoir choisir des activités récréatives au moment où les espoirs de longévité sont plus grands que jamais. L'entrée dans la troisième révolution industrielle, dans la civilisation des loisirs et dans l'ère de la gèritude sont quasi simultanées. N'y voyez pas un hasard, mais une nécessité.

Or, dans cette société, les vieux seront non seulement plus nombreux en vivant de plus en plus vieux, mais ils seront surtout différents et ils auront de nouveaux rôles à exercer, si on veut bien éviter de les en empêcher. Ils seront différents, parce qu'ils n'auront plus de vieux que le nom. Ou même, il n'auront plus ce nom, car ils ne seront plus vieux, au sens biologique du terme. Ce seront seulement des citoyens de 70 ans, de 80 ans, de 90 ou de 100 ans, comme il en existe de 40 ou de 50 ans et d'autres de 20 ou 30 ans.

Autrement dit, l'année ne sera plus — ou ne devrait plus être — le critère dominant de définition de la vieillesse. Le seul critère équitable à mes yeux sera l'incapacité de s'adapter à son environnement et d'être capable de résister à ses agressions. Mais cette incapacité, elle pourra aussi bien se manifester à trente ou quarante ans, ou n'apparaître qu'après 100 ans. Mais surtout, ces pseudo-vieux, ils auront des besoins nouveaux, et ils disposeront d'un capital énorme de ressources en tous genres, matérielles et non matérielles, qu'ils voudront utiliser pour prouver leur utilité sociale et pour rester intégrés dans nos sociétés.

Des besoins nouveaux pour une nouvelle société

Les besoins nouveaux apparaissent déjà dans trois domaines clé de notre évolution : les loisirs, la santé et l'éducation, mais ils ne feront que s'amplifier, à cause du poids croissant des générations âgées et de l'apparition de nouvelles normes de consommation axées sur les valeurs

dominantes du futur : occuper le temps libre, développer la formation personnelle et garantir une longévité maximale dans de bonnes conditions de survie.

Or, ces activités qui ont été longtemps considérées comme improductives vont se révéler de plus en plus dans le futur comme constituant le moteur de la croissance des sociétés programmées, selon l'expression d'Alain Touraine, parce qu'elles vont faire appel à des technologies de pointe dans les secteurs de l'informatique, des communications, de la bionique, du génie génétique, etc.

Et voilà la boucle bouclée. Les vieux, ces sous-produits inutiles de la société industrielle, vont devenir un des principaux facteurs de développement des sociétés de l'information. Voilà pourquoi il faudrait réfléchir à deux fois aujourd'hui avant de réduire leur accès à la santé ou de ramener leur retraite au minimum vital. En croyant sauver la majorité en sacrifiant cette catégorie encore minoritaire, c'est l'ensemble du groupe social qu'on menace et c'est une issue favorable à la sortie de crise qu'on bloque ou qu'on retarde. L'équité n'a pas beaucoup de place dans ce raisonnement. Par contre, il se pourrait bien qu'on se rende compte, un jour prochain pas si lointain, qu'on ne le croit, que nos hommes politiques et les chercheurs qui les conseillent ont singulièrement manqué d'imagination créatrice en 1993, en reproduisant les erreurs du passé, et en prenant des mesures de renforcement des inégalités entre les classes sociales et les générations, sous le prétexte souvent fallacieux de vouloir les réduire.

Mais, il se pourrait aussi bien qu'on découvre à cette époque que les premiers jalons d'une véritable politique des âges ont été jetés cette même année de crise par des hommes politiques et des chercheurs qui ont pris le risque de fonder une politique sur une expérience imaginaire qui avait toutes les chances de rater, mais qui a fini par réussir, parce que tout le monde y avait cru et avait décidé d'y apporter sa contribution en bridant les individualismes et les intérêts corporatistes.

C'est alors qu'on découvrirait aussi peut-être que l'équité intergénérationnelle ne serait pas forcément mieux respectée en se livrant à une comptabilité minutieuse des transferts en faveur de chaque génération, et en corrigeant immédiatement tout écart observé, mais en concevant nos sociétés comme des systèmes complexes où l'amélioration du niveau de vie de tous peut passer par des phases intermédiaires et où un déséquilibre passager n'est que l'indice d'une transition en cours et d'un nouvel équilibre à atteindre.